HAL
open science

Esprit(s) de folklore(s). Georges Henri, André, Arnold… et les autres au prisme de Roger Lecotté

Nicolas Adell

To cite this version:

Nicolas Adell. Esprit(s) de folklore(s). Georges Henri, André, Arnold… et les autres au prisme de Roger Lecotté. Christine Laurière; Daniel Fabre. Arnold Van Gennep (1873-1957) : terrains, oppositions, réseaux, Editions du CTHS, pp.261-288, 2018, 978-2-7355-0856-3. hal-02514791

HAL Id: hal-02514791

https://univ-tlse2.hal.science/hal-02514791v1

Submitted on 22 Mar 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Nicolas Adell, « Esprit(s) de folklore(s) », dans C. Laurière et D. Fabre (dir.), *Arnold Van Gennep (1873-1957) : terrains, oppositions, réseaux*, Paris, Éditions du CTHS, p. 261-288.

Esprit(s) de folklore(s). Georges Henri, André, Arnold… et les autres au prisme de Roger Lecotté

Nicolas ADELL

Durant l'été 1963, Georges Henri Rivière répond à une étudiante italienne, Giuliana Molinari, qui l'avait sollicité quelques semaines plus tôt pour l'informer de son désir de faire une thèse sur l'œuvre d'Arnold Van Gennep, espérant son appui et des conseils. Celui-ci lui écrit qu'il est prêt à la recevoir à Paris pour qu'elle puisse consulter les archives laissées par Arnold Van Gennep et rencontrer sa fille, Ketty, qui achève la bibliographie exhaustive des œuvres de son père[1]. Enfin, il ajoute pour la convaincre de l'intérêt de venir à Paris : « Un séjour vous permettrait également de faire la connaissance de M. Roger Lecotté, Président fondateur de la Fédération folklorique d'IDF [Île-de-France] qui fut l'ami et le disciple fidèle du grand savant défunt[2]. »

Sept années plus tôt, Paul Delarue (1889-1956), le grand spécialiste du conte populaire français, dans un mot qu'il adresse quelques mois avant de mourir à Roger Lecotté, invoque lui aussi cette proximité entre les deux hommes : « Mes dernières nouvelles de V[an] G[ennep] remontent à deux mois ; vous en avez certainement de plus récentes[3]. »

Et, en effet, Roger Lecotté (1899-1991) est sans doute celui qui fut dans les dernières années de la vie d'Arnold Van Gennep l'un de ses plus proches amis, presqu'un membre de la famille (l'association, par Georges Henri Rivière, de Ketty et de Roger Lecotté n'a rien de fortuit). Cette proximité est scellée pendant l'Occupation, période qui aura particulièrement affecté les liens ordinaires (conduisant à les rompre, les distendre ou les resserrer), et sera continûment renforcée jusqu'à la mort du « maître », et au-delà même.

Mais, ainsi que le laissent entendre les courts extraits mentionnés, Roger Lecotté était également un proche des autres « maîtres du folklore », comme il se plaisait à qualifier Arnold Van Gennep, Paul Delarue et Patrice Coirault (1875-1959), l'homme de la chanson folklorique. Il fut plus largement un élément important de ce monde bigarré et balbutiant de l'ethnologie française entre le début des années 1940 et la fin des années 1960. Roger Lecotté

[1] Van Gennep Ketty 1964.
[2] G. H. Rivière à G. Molinari, 25 juillet 1963. Cette lettre est conservée dans le fonds Roger Lecotté (cote 28F) aux Archives départementales d'Indre-et-Loire. Sauf indication contraire, la correspondance citée dans les pages qui suivent vient du dépouillement de ce fonds.
[3] P. Delarue à R. Lecotté, 11 janvier 1956.

se trouve en effet à la croisée de plusieurs des cercles qui le composent et se recoupent en partie : celui des folkloristes (qui constituaient alors un véritable groupe auto-identifié), du musée national des Arts et Traditions populaires (MNATP) – qui fut loin d'être aussi uniforme qu'on l'imagine souvent ; Georges Henri Rivière n'est ni Claudie Marcel-Dubois, ni Marcel Maget –, des collectionneurs de la Société du Vieux Papier, de la Bibliothèque nationale (où travaillait Roger Lecotté), de la Société de mythologie française, des régionalistes et des groupes folkloriques[4].

Roger Lecotté parcourait ces différents cercles. On le constate à la lecture, même cursive, de son *Bulletin folklorique d'Île-de-France* (*BFIF*), qu'il a piloté de 1938 à 1971 et dans lequel il avait le souci de faire entendre et de rendre compte de la diversité de ces mondes. Mais sans doute en juge-t-on plus précisément une fois que l'on prend connaissance de sa correspondance et de ses dossiers de travail, conservés dans le fonds Roger Lecotté aux Archives départementales d'Indre-et-Loire[5]. C'est un fonds exceptionnel à plusieurs titres, autant par son volume (plus de soixante mètres linéaires) que par sa diversité (d'un fichier de folklore à des albums de musique en passant par des dossiers de presse, une bibliothèque de 1 800 volumes rares, des brochures, etc.). Surtout, l'on y trouve une correspondance considérable. Et, au sein de celle-ci, des cartons, triés et ordonnés par Roger Lecotté lui-même (le geste est essentiel), rassemblant des échanges épistolaires particulièrement fournis avec des correspondants ainsi individualisés : Georges Henri Rivière, Paul Delarue, Patrice Coirault et, surtout, le plus épais, Arnold Van Gennep. S'agissant de ses nombreux autres correspondants, on trouve quelques dossiers volumineux, mais non distingués dans un carton : un dossier « Roger Pinon », le spécialiste du folklore wallon, par exemple, mais surtout celui concernant le folkloriste grec Demetrios Loukatos (1908-2003), son ami et son confident durant près de quarante ans. Ce dernier dossier présente une particularité : on y trouve les lettres écrites par Roger Lecotté et non celles de Demetrios Loukatos. Les amis se sont restitué mutuellement leurs propres lettres, conscients vraisemblablement de la valeur de celles-ci pour témoigner d'un état ici du folklore français, là-bas du folklore grec. Il s'agit dès lors d'une source extraordinaire, sorte de journal épistolaire en quatre-vingt-dix-sept longues lettres (1950-1986), qui nous renseigne sur la personnalité de Roger Lecotté et nous offre un

[4] Pour une présentation générale de ce monde émergent de l'ethnologie française, on pourra se reporter à Christophe, Boëll et Meyran 2009.

[5] Seules la partie de sa bibliothèque et la quasi-totalité des dossiers qui concernaient le compagnonnage, l'un de ses grands sujets, ont été séparées et versées par R. Lecotté lui-même au musée du Compagnonnage de Tours, qu'il avait fondé en 1968.

point de vue irremplaçable pour décrire et restituer la complexité de ce monde passant « du folklore à l'ethnologie »[6]. On pourra en juger à la lecture de l'une d'entre elles, parmi les premières, écrite à l'été 1950.

[Insérer pleine page dans un encart]

Cher ami Loukatos,

Votre longue lettre me fait bien plaisir et les nouvelles que vous me donnez me permettent de me représenter votre vie à Athènes. Comme il doit faire chaud !

Il est vrai que nous avons ici une année particulièrement orageuse, le temps est lourd, suffocant, on se sent mal à l'aise. Fort heureusement, je vous écris dans le plus simple appareil, tricot et short (tant pis pour les visiteurs, quand ce sont des dames, je leur demande à travers la porte la permission de passer mon pantalon, peut-être d'aucunes le regrettent-elles ?!!!). (C'est une simple plaisanterie.)

Savez-vous que je pars demain matin à Amboise où vous ne vîntes pas mais où vous serez un jour quand vous reprendrez le chemin de la France. Un ami-auto m'emmène à 7 h, je serai à 9 h 1/2 à la maison (220 km). C'est idéal, j'exulte, je nage dans la joie, dans la sueur aussi car un orage va venir. Je me réjouis à l'avance d'aller à la pêche, les pieds nus dans le sable de la Loire, les doigts de pied écartés en éventail (signe de liberté et d'indépendance). Je me reporterai par la pensée à vos bains journaliers que vous avez raison de suivre nonobstant toutes occupations. On ne vit qu'une fois…

Comme je serai paresseux (forcément) durant ce mois d'août, je vous écris avant de partir à la vitesse maximum. J'espère que vous pourrez me lire quand même.

M. R. Pinon, folkloriste belge, est venu quelques jours ici. Il s'est rendu compte de la situation folklorique. Pour lui (comme pour nous, hélas), les chercheurs véritables sont à l'index des organisations folkloriques officielles où ils ne figurent pas ou en tout petit nombre. Il reproche au MNATP de faire de la science (de le dire du moins) sans connaître ce qu'est une enquête sur le terrain. Il a été très fâché que Mlle Cl. Marcel-Dubois ait l'air de le traiter avec suffisance et il s'est rendu compte de son ignorance. Il dit que Maget a l'air d'un coq sommeillant au milieu de ses poules (il y a du vrai). Enfin, je crois qu'il va extérioriser ses impressions dans un article de revue belge. Tout cela en confidence, bien entendu, mais pour vous montrer que nous sommes sévèrement jugés (je dis « nous » pour la France).

A. Van Gennep, Paul Delarue, Patrice Coirault et tous ceux qui, comme moi-même, étudient une spécialité ou leur province, vont sans doute constituer une association de chercheurs véritables d'où seront exclus les officiels. Ceci pour défendre nos travaux pillés à loisir, sans indication de sources, et tâcher d'établir des contacts avec nos collègues étrangers, chose impossible avec le MNATP et le Comité Foundoukidès [le directeur de l'Office international des Musées, futur ICOM] qui ne font pas droit à nos demandes et gardent pour eux les relations internationales avec un soin jaloux. Nous donnerons des adresses de chercheurs et les mettrons en relation. J'ai eu cette idée et je crois qu'on appellera l'association « Les Enfants de ma mère l'Oye » (il y eut fin du XIXe les dîners de ma mère l'Oye, nom emprunté aux contes de Perrault). On ne fera pas de civilisation traditionnelle ni de technicité mais du folklore pur, en osant employer ce mot de folklore qu'on a répudié dans les milieux officiels. Je vous tiendrai au courant. Vous êtes le seul informé, n'en dites rien encore.

Delarue, qui dresse le catalogue français des contes, devait aller aux USA invité par les savants du Congrès folklorique, qui connaissent ses travaux, mais, obligé de passer par Foundoukidès, il y a eu des chicanes sur ses frais de déplacement qu'on lui avait promis des USA et que M. Foundoukidès a réduits au point qu'il n'a pu partir. C'est très regrettable.

Ma bibliographie du Compagnonnage s'imprime. Je compte bientôt corriger les épreuves. Elle sortira fin 1950 [1951 en réalité]. Peut-être aussi notre livre sur la naissance et la thèse dont 100 pages seulement sont composées. J'en fais une maladie mais je ne puis tuer l'imprimeur, or j'en suis là ; le tuer ou tout laisser faire…

Faites bien mes amitiés à tous ceux que je connais et qui sont près de vous. Je suis très heureux avec votre pays si noble et si attachant. Merci d'oublier vos travaux que je suppose accaparants pour me donner signe de vie. Vous avez en moi un ami fidèle, c'est tout naturel et c'est votre faute ! Bravo pour vos succès matériels et moraux à la Radio. Quel dommage que je n'entende pas Radio-Athènes avec mon récepteur démocratique. Si vous avez besoin de renseignements pour un sujet ou un autre, ne craignez pas de me les demander.

Votre future femme sera peut-être enchantée que vous fassiez sur elle de l'ethnographie. Vous verrez bien cela la première fois que vous essaierez. Je vous souhaite de vous en tirer indemne… Bonnes vacances en votre pays natal. Vous allez vous détendre et reviendrez frais et dispos. Amitiés spécialement à Mme Elektra Nakos quand vous la verrez. Croyez-moi votre dévoué.

Roger Lecotté[7].

---

[6] Cette correspondance, active mais surtout passive, est actuellement en cours d'édition. Cf. Nicolas Adell (éd.), *Roger Lecotté, correspondance choisie (1947-1986). Folklore, ethnologie métropolitaine, ethnologie française*, Paris, Éditions du CTHS, à paraître.

[Fin de l'insert dans l'encart]

Sans entrer dans le commentaire détaillé que cette lettre mériterait, l'on pourra relever, pour ce qui nous intéresse spécialement ici, la diversité des acteurs cités (l'ICOM, le MNATP, les folkloristes), l'importance des réseaux de niveau national et international ainsi que les tensions qui les traversaient et que son auteur évoque. La posture singulière de Roger Lecotté fait de lui un observateur privilégié de cette époque complexe qu'est celle des débuts de l'ethnologie de la France. Il était de tous les cercles, mais lié différemment à l'un ou l'autre, et nourrissait pour celui dont Arnold Van Gennep occupait le centre un attachement supérieur.

Pourtant, Roger Lecotté est aujourd'hui un personnage assez négligé, et même parfaitement oublié. On ne le voit jamais cité, si ce n'est pour ses nécrologies (mais on verra que c'est un aspect décisif de sa production), dans les recherches de plus en plus nombreuses sur la période. Il est absent des textes réunis dans *Du folklore à l'ethnologie*[8] qui porte justement sur ces années où il a joué, on le verra, un rôle important. Nina Gorgus le mentionne à peine dans l'ouvrage important qu'elle a consacré à G. H. Rivière[9]. Les différents biographes d'A. Van Gennep ne lui ont pas réservé la place qu'il aurait pu mériter : Nicole Belmont[10] n'en dit rien mais son projet d'une vie vue par les œuvres contribuait à effacer les auteurs mineurs, non influents ; Rosemary M. Zumwalt[11] ne le cite que pour ses notices nécrologiques ou relations commémoratives[12] sans d'ailleurs mesurer l'importance que ces courts textes ont sur la fabrique de la figure d'A. Van Gennep. Significative de cet effacement est la préface biographique de Francis Lacassin à la réédition du *Manuel*[13], expliquant qu'il s'est appuyé sur les souvenirs de Claude Seignolle, l'ouvrage de Nicole Belmont et la notice assez détaillée de Ketty Van Gennep[14], l'une des deux filles d'Arnold, première véritable biographe de son père pour l'historiographie. Cette dernière est la première responsable aussi de l'effacement de Roger Lecotté, malgré sa contribution précieuse et, je crois, décisive, à ce travail biographique, mais qu'elle ne relève pas en tant que tel quand elle « […] remercie tous

[7] R. Lecotté à D. Loukatos, 28 juillet 1950.
[8] Christophe, Bouëll et Meyran 2009.
[9] Gorgus 2003, p. 177.
[10] Belmont 1974.
[11] Zumwalt 1988.
[12] Lecotté 1958a et 1958b ; Lecotté et Rivière 1958 ; mais il se trompe sur Lecotté 1953b pour les 80 ans du « maître » et ignore Lecotté 1957 pour l'avis de décès.
[13] Dans Van Gennep 1999a, p. VII.
[14] Van Gennep Ketty 1964.

[s]es collègues bibliothécaires français et étrangers qui ont facilité [s]es recherches bibliographiques par leur compréhension et leur complaisance[15] ».

De même, les travaux de Roger Lecotté ne sont plus lus, excepté par les rares historiens et ethnologues du compagnonnage, son domaine de prédilection. Aussi, c'est en premier lieu à une résolution du problème de la « disparition » de Roger Lecotté, relevant, comme tant d'autres cas, d'une « anthropologie de l'oubli[16] », que ce texte est consacré. Mais cette entrée pratique offrira surtout de mettre en lumière tout un monde savant en transformation, au centre duquel se trouvait Arnold Van Gennep. Non, donc, une biographie de Roger Lecotté, mais bien plutôt la restitution, par le prisme Lecotté, de la vie d'une idée, celle du « folklore pur », et d'une configuration intellectuelle que surplombait la figure de Van Gennep, et qui ont toutes deux passé.

Avant le folklore (1899-1937)

Il y a un Lecotté d'avant le Lecotté folkloriste, mais dont celui-ci porte la trace. Né à Vernou-sur-Brenne (entre Tours et Amboise) en 1899, dans une famille relativement aisée, le jeune Roger passe son enfance avec sa grand-mère jusqu'à la Grande Guerre. En effet, sa mère décède alors qu'il n'a que six mois et son père, un cuisinier assez réputé, est souvent en déplacement à Paris. Il explique par là son attachement au monde du XIXe siècle que sa grand-mère incarnait à ses yeux : « J'appartiens au XIXe siècle, le siècle de Napoléon. Si jamais, c'est improbable mais pas impossible, j'arrive à 101 ans, j'atteindrai l'an 2000 ; j'aurai passé par-dessus le XXe siècle sans y rester[17] ! » Cette première vie, jusqu'en 1937, permet au jeune Lecotté de cultiver deux types de dispositions qui ne seront pas sans effet sur sa vie de folkloriste : un certain goût pour les arts, la musique notamment ; une compétence, qu'il acquiert par nécessité, dans les domaines du commerce et de la publicité.

Les arts, d'abord. Alors qu'il fait des études plutôt moyennes chez les Frères des écoles chrétiennes de Saint-Nicolas d'Igny, il se distingue par un accessit de chant et un prix de violon. Dès lors, la musique ne le quitte plus et pourra, plus tard, lui servir de « sésame » pour entrer en contact avec le si difficile d'accès Patrice Coirault ou pour nouer une relation

[15] Van Gennep Ketty 1964, p. 5.
[16] Adell et Sagnes 2012.
[17] Les propos sont rapportés par Christian Chenault (Amis de Roger Lecotté, 1992, p. 198), qui a eu de longues conversations avec Roger Lecotté au soir de sa vie, dans l'ouvrage qu'il a orchestré pour le compte de la Société des Amis de Roger Lecotté. L'essentiel des détails biographiques exposés ici, au moins pour la période précédant 1937, proviennent de cet ouvrage.

particulière avec Georges Henri Rivière, pianiste et grand amateur de musique classique et de jazz, à qui il enverra des disques pour chacun de ses anniversaires et jusqu'à sa mort en 1985. Il fréquente quelques cercles artistiques et y rencontre notamment le peintre Genaro Lahuerta, qui devient son ami et sera son portraitiste en 1958. Après la Première Guerre mondiale, il se rapproche de certaines avant-gardes, notamment du musicalisme de Henri Valensi, et s'essaie lui-même à des œuvres chromo-musicales et à une poésie sans prétention durant ses années de service militaire, entre 1918 et 1921, au régiment du génie à Rupt-aux-Nonnains près de Metz. À son retour, si la poésie semble l'avoir quitté, il redouble d'intérêt pour les arts de la scène. Il passe l'essentiel de ses loisirs des années 1920 au théâtre et ne manque aucun des ballets où se produit Nijinski.

Mais ce goût pour la « haute » culture, ou plus exactement pour la culture « en avant », n'est pas exclusif de l'attention simultanée qu'il porte aux arts et à la culture populaires. Ainsi, dans la caserne de Rupt-aux-Nonnains et tout en écrivant ses poèmes et en affirmant son musicalisme, il est attiré par les usages coutumiers de cette camaraderie de régiment qu'il enregistre et qu'il réactivera en 1938 en créant une association, « Les Anciens Sapeurs de Rupt-aux-Nonnains ». La manipulation de ce double registre, qu'avait incarné aussi, à sa manière, sa grand-mère (« Elle était très bourgeoise, pourtant paysanne », disait-il[18]), le dispose à se lier à ces personnalités qui repensaient les frontières des mondes de l'art, tel Anatole Jakovsky, l'homme de l'art naïf, fasciné par le Palais du facteur Cheval et premier biographe du cordonnier-artiste Gaston Chaissac.

Pour financer ses goûts artistiques, Roger Lecotté travaille, dans les années 1920, dans des banques et des entreprises commerciales où il développe un certain talent pour les « relations publiques » et les affaires de trésorerie. Il occupe dès lors de plus en plus systématiquement des postes dans le secteur « Propagande et publicité », notamment à la Compagnie des Lampes pour laquelle il travaille en 1936, quand il tombe gravement malade et doit affronter le chômage pendant plusieurs mois. C'est durant ce moment difficile qu'un ancien collègue l'informe qu'une place est à prendre à la direction du pavillon de l'Île-de-France pour l'Exposition internationale des arts et des techniques de 1937.

Il s'agit d'un poste technique : gérer l'aménagement intérieur, coordonner les actions (les expositions temporaires notamment), faire la promotion du pavillon. Mais Roger Lecotté va aller très au-delà de ce qui lui est demandé. Il met en place lui-même des reconstitutions

[18] Les Amis de Roger Lecotté 1992, p. 19.

historiques (un retour de chasse de Napoléon III, un tournoi de chevalerie du temps d'Henri IV entre autres). Il relance des fêtes dites « traditionnelles » comme la fête du muguet ou celle de la rose, et se passionne pour les archers et leur organisation, en partie secrète, dont il célèbre l'une des figures emblématiques, Sylvie. Il organise aussi des rondes populaires grâce aux groupes folkloriques avec lesquels il entre en contact comme les « Cousins de Septembre » de la Brie conduits par Pierre-Louis Menon (1901-1987) et bénéficie, pour cela, du soutien de Philéas Lebesgue (1869-1958), le poète-laboureur.

D'une certaine manière, sa conversion au folklore s'opère dans la continuité de sa première activité professionnelle : la promotion, la relance, la reconstitution qui sont d'abord les outils du propagandiste culturel en général, et en particulier de ce que l'on appelle au même moment, au Congrès international de folklore (1937), le « folklore appliqué à la vie sociale[19] ». C'est d'ailleurs par cette section du Congrès à laquelle Roger Lecotté participe qu'il prend contact avec Georges Henri Rivière et qu'il rencontre, sans savoir encore qui il est, Arnold Van Gennep, alors écarté de l'autre section du « folklore scientifique[20] ». Il y fait véritablement ses débuts en folklore.

Le passage au folklore (1937-1943)

Roger Lecotté est un homme intuitif. Il comprend très rapidement que les temps sont à la structuration des recherches, à l'organisation de collectifs mais qu'il manque pour cela des hommes dotés de compétences techniques, d'aptitudes aux relations publiques, des animateurs au ras du terrain. Il lui faut peu de temps sans doute pour saisir qu'en ce domaine Georges Henri Rivière œuvre en expert dans des eaux où le Tourangeau n'a pas pied. La figure de « GHR » s'impose tant et si bien à Lecotté qu'il faut interpréter ses premières actions de folkloriste comme l'exact contrepoint de celles de Rivière et des milieux que Lecotté lui associe. Trois gestes me paraissent ici très significatifs, en ce qu'ils annoncent la méthode et la position de Roger Lecotté et, surtout, en ce qu'ils révèlent, dans le sillage de GHR, sa compréhension de ce que cela implique de « faire du folklore » : créer une institution, s'appuyer sur une revue, mettre en place des actions.

Il y a d'abord la création, en 1938, de la Fédération des groupements folkloriques d'Île-de-France qu'il pilotera en tant que secrétaire général et trésorier pendant vingt ans, puis en

[19] Sur le Congrès international de folklore, cf. Velay-Vallantin 1999.

[20] Pour le partage entre « folklore appliqué » et « folklore scientifique », on pourra lire la présentation de Gilles Laferté (2009b). Et concernant la relégation stratégique de Van Gennep au « folklore appliqué », lire l'analyse qu'en fait Daniel Fabre (1992b, 1997) en termes de conflit de générations, mais surtout de luttes de pouvoir.

tant que président après la mort de Van Gennep, en 1957. La Fédération est alors assez éloignée du modèle du MNATP, l'institution de référence du moment, et plus tard de la Société d'ethnographie française (SEF, devenue ensuite Société d'ethnologie française) dont Roger Lecotté assurera la présidence d'honneur dans les années 1970 (mais il est alors un autre personnage). Il s'agit en effet de la réunion de groupes folkloriques, de partisans de la promotion du tourisme par le folklore, mais aussi de curieux, de collectionneurs (s'il fallait trouver un modèle, disons qu'il y aurait une certaine ressemblance, avec l'Association du Vieux Papier, tout en sachant qu'il s'agit d'un milieu social différent), même si la tenue générale est garantie par la caution intellectuelle de quelques personnalités parfaitement installées dans les institutions de référence telles Georges Henri Rivière, Philéas Lebesgue ou André Varagnac.

Immédiatement, Roger Lecotté dote sa Fédération d'un bulletin. Il en sera l'animateur infatigable jusqu'à la dernière livraison en 1971. Et de même que la Fédération n'a rien du MNATP, le bulletin adopte la même position de contrepoint vis-à-vis de revues comme la *Revue de folklore français* ou, plus tard, le *Mois d'ethnographie française* et *Arts et Traditions populaires*.

Mais c'est surtout du côté du « folklore appliqué », par des reconstitutions, par le biais de relances et de commémorations, que Roger Lecotté révèle le mieux son décalage avec les institutions en place, décalage auquel sera sensible Arnold Van Gennep. Cela coïncide avec les retours des feux de la Saint-Jean qu'appelle de ses vœux l'Office de documentation folklorique du MNATP[21]. Roger Lecotté y participe activement plusieurs années durant. Mais, à côté de cette action commune, il met l'accent sur le dernier feu de Carême existant en France, pratiqué à Chambly (entre Paris et Beauvais), et qu'il fera allumer par Arnold Van Gennep en 1947[22]. De même, alors que les gens du MNATP préparent en 1939 une grande exposition en l'honneur du quatrième centenaire de la naissance d'Olivier de Serres[23], l'auteur du *Théâtre d'agriculture* (MNATP 1939), Roger Lecotté suggère une sorte de contre-commémoration, à Coulommiers, pour célébrer le septième centenaire de la naissance de l'auteur du « premier véritable traité d'agriculture », *Le Bon Berger* : Jehan de Brie.

Tous ces chantiers sont pensés et démarrés au même moment, dans la foulée de l'initiation au folklore de Roger Lecotté lors de l'Exposition internationale des Arts et des

[21] L'appel est lancé par un texte (« Rallumons les feux de la Saint-Jean ») qui passe dans *Folklore paysan* en juin 1938 par le réseau des chambres d'agriculture.
[22] Lecotté 1947.
[23] *Les travaux et les jours* 1939.

Techniques, qui déclenche chez lui une sorte d'euphorie qui le conduit sur tous les fronts en 1938. Mais peut-être les choses vont-elles un peu trop vite. Emporté par son enthousiasme et le volontarisme folklorique du moment, il évite difficilement les ornières auxquelles expose une certaine précipitation.

Les premières difficultés

Son premier bulletin fait l'objet d'une recension pour le moins négative d'Arnold Van Gennep : « Le premier numéro du *Bulletin folklorique de l'Île-de-France* […] est une amorce d'enquêtes à laquelle on souhaite le succès, mais aussi une tenue plus scientifique ; la bibliographie des pages 28 et 29 fourmille d'erreurs, les extraits de Chapiseau, Seignolle, de Luppé sont donnés sans indication du titre complet, ni des pages, ce qui représente à peu près des plagiats. Ces extraits mis à part, le bulletin ne fournit que peu de documents nouveaux, et seulement fragmentaires, sur le cycle de Pâques, les Feux de la Saint-Jean et les musées de terroir au nombre de 17 » (*Mercure de France*, 1er décembre 1938). Amateurisme, plagiats, erreurs : saurait-on trouver pires tares ?

Par ailleurs, et peut-être au moment même où Lecotté digérait ces lignes, les choses ne vont pas bien à l'intérieur de la Fédération où il semble bien difficile de faire la jonction entre les Rivière-Varagnac-Lebesgue d'un côté, et les régionalistes et les représentants des groupements folkloriques de l'autre. En mars 1939, les « institutionnels » démissionnent collectivement, révélant ainsi l'existence de « clans ». Georges Henri Rivière l'écrit à Lecotté et s'en sert pour expliquer ce qui motive sa démission : « Il m'est impossible, comme chef d'une institution officielle, d'être mêlé à des polémiques regrettables d'un côté comme de l'autre[24]. » Il sera suivi par André Varagnac et Philéas Lebesgue.

Roger Lecotté accuse certainement le coup de ce double échec, scientifique et institutionnel. Mais il est tenace, optimiste aussi et n'hésite pas à se déplacer pour rencontrer chez eux ses critiques, à faire des concessions et à ménager les uns et les autres. En somme, il fait ce qu'il a toujours fait : le « commercial ». Il poursuit ainsi, malgré les dissensions, le projet d'une exposition sur le compagnonnage au MNATP (mai 1939). Il change le nom de la « Fédération des groupements folkloriques d'Île-de-France » pour celui de « Fédération folklorique d'Île-de-France » (désormais FFIF), et déménage en juin son siège (qui était au Salon du tourisme, au 30 rue Louis-le-Grand) au MNATP[25]. Ce retour aux institutions

[24] G. H. Rivière à R. Lecotté, 11 mars 1939.
[25] Les faits sont rapportés dans Les Amis de Roger Lecotté 1992, p. 44-46.

fonctionne : Georges Henri Rivière et Philéas Lebesgue reviennent dans la Fédération. De l'autre côté, les groupements folkloriques perdent un nom mais – ce qui les satisfait tout autant – ils obtiennent des musées conçus par Roger Lecotté et mis en œuvre grâce aux appuis politiques qu'il commence à rassembler (le sénateur Paul Jourdain par exemple). Le petit musée Briard à Crécy et le musée du Valois et de l'archerie à Crépy voient ainsi le jour dès avant la guerre.

L'enthousiasme revient. Il décide alors de se rendre à Bourg-la-Reine pour rencontrer Arnold Van Gennep afin de s'expliquer, reconnaître ses fautes de débutant et apprendre du « maître du folklore ». La démarche est la bonne. Lecotté est un personnage attachant, atypique, loin en tous les cas du conformisme institutionnel, ce qui ne pouvait déplaire au Van Gennep formé à l'école du *Mercure de France*[26] où il tient une chronique régulière de 1905 à 1949[27]. Celui-ci est séduit par ce néophyte de 40 ans désireux d'apprendre. En témoigne la chronique du 15 septembre 1939 à propos de ce qui correspond au deuxième numéro du bulletin. Le ton a bien changé :

> « Le mouvement de recherches dans l'Île-de-France continue sous l'impulsion persévérante de Roger Lecotté, qui a organisé, au moment où j'écris, une petite exposition du Compagnonnage, rue Louis-le-Grand. Le premier fascicule du *Bulletin* dont j'ai parlé autrefois n'a pas eu de successeur, mais le groupe folkloriste de l'Île-de-France s'est assuré une page entière dans *Les Échos du Grand Paris* où sont centralisés chaque mois, non seulement les renseignements sur l'activité des divers groupes territoriaux fédérés, mais aussi quelques résultats des enquêtes en cours. »

C'est le début d'une longue et profonde amitié. Mais c'est aussi le début de la Seconde Guerre mondiale. Et cette concomitance a permis, peut-être paradoxalement, de réunir les conditions qui offriront à Roger Lecotté une position de plus en plus centrale dans le monde, en transition, du folklore.

Vertus de la guerre

Si l'élan aurait pu être brisé par son internement au stalag, Roger Lecotté en revient en mars 1941 et va trouver les ressources qui lui permettront d'occuper de nouvelles fonctions, de renforcer ses liens avec Georges Henri Rivière et Arnold Van Gennep, de développer la partie « scientifique » de son folklore et, enfin, d'écrire. C'est entre avril 1941 et

[26] Fabre 1992b.
[27] Les textes d'A. Van Gennep publiés dans *Le Mercure de France* ont été réunis et édités par Jean-Marie Privat (Van Gennep 2001).

décembre 1943 que R. Lecotté reconstitue son réseau et investit une place neuve dans celui du folklore.

Il intègre en avril 1941, grâce à Rivière, l'équipe du « Chantier 909 » sur le mobilier traditionnel et réalise des enquêtes sur le domaine briard jusqu'au mois d'octobre. Il commence alors à rassembler la matière d'un livre qui paraîtra en 1945, *Au Village de France*, écrit avec son « frère en folklore » Pierre-Louis Menon. À l'issue de son enquête, il entre comme assistant-bibliothécaire à la Bibliothèque nationale, recruté semble-t-il directement par Bernard Faÿ[28]. Et il y a là un petit mystère. S'il y avait bien cette proximité avec le directeur pétainiste de la Nationale, l'on est en droit de se demander pour quelle raison et grâce à l'intervention de quelles personnes (Rivière probablement), il n'est pas inquiété à la Libération[29]. Cette interrogation prend d'ailleurs un relief particulier quand on sait qu'il était missionné pour le classement du fonds maçonnique au « Service des sociétés secrètes » de la bibliothèque, service qui deviendra en 1942 le Centre d'histoire contemporaine. Il reste que cette entrée à la Bibliothèque nationale, qu'il ne quittera qu'au moment de sa retraite en 1965, fera de lui un correspondant privilégié, un « homme sur les lieux » (comme l'on qualifiait les membres du réseau des correspondants locaux des *armchair anthropologists* de la seconde moitié du XIXe siècle) pour ses « Maîtres ». Et en effet ceux-ci, à savoir Patrice Coirault, Paul Delarue, mais surtout Arnold Van Gennep, lui demanderont régulièrement de leur trouver un livre, de faire une copie ou de vérifier une référence.

Il accompagne d'ailleurs ces recherches pour les autres de recherches personnelles, les deux activités se nourrissant mutuellement. Il s'agit pour Roger Lecotté de sanctionner de façon plus officielle sa formation de folkloriste sur le tas. Il s'inscrit dans cette perspective à l'École pratique des hautes études (V^e^ section) et prépare un mémoire sur les « cultes populaires dans l'actuel diocèse de Meaux » sous la direction de Gabriel Le Bras qui le fait intervenir dans ses séminaires et préfacera la version publiée du texte de son mémoire[30]. Ce mémoire est l'occasion de discussions avec Arnold Van Gennep. Celui-ci lui écrit pendant l'été 1943 : « Enchanté, mon cher ami, d'apprendre que vous avez trouvé tant de choses. Je m'en doutais bien que maintenant, dressé comme vous l'êtes, vous feriez des découvertes même dans un coin où tout le monde prétend "qu'il n'y a rien"[31] ! Volez sans vergogne les

[28] C'est en tous les cas ce qu'il a laissé entendre à son successeur au musée du Compagnonnage de Tours, Laurent Bastard.
[29] Sur les règlements de comptes à la Bibliothèque nationale lors de la Libération, lire Compagnon 2009.
[30] Lecotté 1953a.
[31] Van Gennep fait en réalité référence au premier jugement qu'il avait porté sur les recherches de Roger Lecotté concernant le folklore en Île-de-France. Je remercie André Desvallées, ancien ami de Lecotté, qui a su identifier l'autocitation. C'était un point sur lequel le « maître » reconnaissait volontiers s'être trompé. Il l'écrivait déjà

statues de saints en bois. Elles sont condamnées, de toute manière, par les décrets synodaux de S[aint] Fr[ançois] de Sales comme vétustes. Sinon le curé les enterrera dans le cimetière […][32]. » Le ton est franchement familier ; à partir de 1944, les lettres commenceront par « Mon vieux ».

Mais ce rapprochement avec Arnold Van Gennep ne se fait pas sans qu'il prenne une certaine distance avec le groupe de Georges Henri Rivière en 1942-1943, car Roger Lecotté imagine là deux cercles plus imperméables qu'ils ne le sont en réalité à mon sens. Cela est sans doute dû en partie à l'attitude du « maître » qui ne cache pas à ses proches, et à Lecotté en premier lieu puisqu'il le sait en contact direct avec ceux du MNATP (par la Fédération, par le Chantier 909), ce qu'il pense des travaux de « la clique des ATP ». Et ces derniers n'ignoraient rien des opinions d'Arnold Van Gennep à leur égard, même s'ils tâchaient de maintenir avec lui des liens, au moins par étudiants interposés. Ainsi, Georges Henri Rivière et Pierre-Louis Duchartre, le grand spécialiste de l'imagerie populaire, avaient recommandé à l'un de leurs jeunes enquêteurs qui conduisait en Savoie une recherche pour documenter le Chantier 1425 sur l'architecture rurale, d'aller rencontrer le spécialiste incontesté de cette province, Van Gennep, dont c'était la terre d'enquête privilégiée. Mais l'accueil réservé au jeune homme, selon le compte rendu que celui-ci a dû en faire à la direction du MNATP, est sans doute allé au-delà de ce que pouvaient craindre Rivière et Duchartre. Ce dernier ne peut s'empêcher de s'en ouvrir, en toute franchise, à Arnold Van Gennep :

> « Vous êtes vraiment surprenant de demander à un débutant, à son départ, de savoir quelles seront les conclusions d'une enquête qu'il se dispose à faire. Nous sommes tous partis dans la vie avec un assortiment de clichés et de conneries divers, et c'est à grand-peine qu'en étudiant à fond des questions, en apparence simples, nous sommes arrivés à des conclusions provisoires, plus proches de la vérité. Il ne s'agit pas de savoir si Rivière, moi-même, Brunhes, vous-même, ne pigeons rien à la maison populaire, mais d'envoyer des techniciens sachant bien dessiner et munis d'instructions précises et peut-être un peu moins sottes que vous ne l'imaginez, pour faire une moisson de documents.
> Quand elle sera engrangée, alors, seulement, nous pourrons tous les étudier et tirer des conclusions, peut-être divergentes, mais qui auront du moins le mérite de s'appuyer sur une documentation sérieuse et qui n'existait pas jusqu'ici. De plus, je préfère qu'un certain nombre de jeunes architectes ou techniciens du meuble fassent de telles recherches, plutôt que d'édifier des vespasiennes, des banques ou des casinos municipaux.
> […] Je trouve miraculeux qu'au milieu d'un tel cyclone, nous puissions entreprendre une telle œuvre qui permet à des jeunes de tenter leur chance et de

avant la guerre à propos de l'ouvrage des frères Seignolle sur le folklore du Hurepoix : « J'avais cru que le folklore avait disparu aux portes de Paris » (*Mercure de France*, 1er janvier 1938).

[32] A. Van Gennep à R. Lecotté, 9 août 1943.

> s'élever au-dessus de la triste médiocrité atteinte par la plupart de leurs confrères. En conclusion, je continuerai à vous envoyer des jeunes en quête de directives de votre part, en vous priant de ne pas leur demander de vous faire part de leurs théories. Je ne crois pas que l'engueulade soit a priori une bonne méthode éducative. En outre, je ne crois pas indispensable de persuader aux jeunes que Rivière, moi-même, etc., sommes ignares. Entièrement d'accord, mais il ne faut pas trop le dire, on finirait par ne pas le croire… stop[33]. »

Sous le reproche ponctuel apparaissent deux lignes de force, en partie contradictoires, qui travaillent la relation de Van Gennep aux ATP (ou à une partie d'entre eux). Il y a d'abord, et c'est essentiel, une certaine affinité. C'est au nom de cette proximité, ancienne car les deux hommes se connaissent depuis longtemps et ont eu l'occasion d'organiser ensemble en 1929 l'Exposition internationale des arts populaires à Bruxelles[34], que Pierre-Louis Duchartre s'ouvre aussi directement à Arnold Van Gennep. Roger Lecotté, avec d'autres comme Paul Delarue par exemple, a largement sous-estimé cet aspect. Par contre, la seconde ligne ne pouvait pas lui échapper (mais qui prête à des malentendus sans la première), celle qui dessine une rupture intellectuelle autour de deux grandes questions : qu'est-ce que produire des données ethnographiques ? Et, en corollaire, à qui reviennent les enquêtes ? Le traitement de la seconde question est symptomatique de la façon de considérer la première. La position de Duchartre est claire. C'est à des « techniciens » qu'il faut confier les enquêtes. Et la mutation techniciste des ATP qu'a bien repérée Daniel Fabre[35] est ici déjà en place et met à l'écart un certain amateurisme qu'on attribuait à ceux qui formaient dès lors un groupe de plus en plus nettement identifié dans leur déclassement même : les « folkloristes ». Ces derniers formulent à leur tour, à l'encontre de cette dérive technicienne, un double reproche. D'une part, et la lettre de Duchartre en trahit l'idée, les « hommes sur les lieux » du MNATP ne sont pas armés de la réflexion et du savoir nécessaires à l'enquête que l'on ne peut dissocier de la théorie et de la problématisation qu'elle implique. D'autre part, les ethnographes des ATP, au vocabulaire de plus en plus complexe et obscur[36], deviennent des « chercheurs méthodifiés » qui ne vont plus sur les lieux ou arrivent sur du « mort » ainsi que le déplore Roger Lecotté[37]. Mais l'affrontement intellectuel, net, n'interdit pas la familiarité ou les collaborations. Arnold Van Gennep reçoit, guide et conseille plusieurs des jeunes envoyés par les ATP et Georges Henri Rivière, et tous ne reçoivent pas le même accueil que celui réservé au pauvre technicien

[33] P.-L. Duchartre à A. Van Gennep, 24 juillet 1942.
[34] Maguet 2009, p. 264.
[35] Fabre 1997, p. 386-389.
[36] Les travaux d'ethnomusicologie démontrent cette tendance à l'extrême. À ce propos, on peut se reporter à nouveau aux remarques de D. Fabre (1997, p. 388).
[37] R. Lecotté à D. Loukatos, 12 décembre 1950.

venu travailler sur l'architecture savoyarde. Ainsi, la jeune Ariane de Felice, qui s'est lancée dans le catalogue des contes populaires français, lui exprime dans une longue lettre sa gratitude que Rivière appuie par une lettre de remerciement envoyée quelques jours plus tard[38]. Le tout, un mois après l'affaire de l'architecture savoyarde.

Mais il est probable que, pour un Roger Lecotté sous l'influence des avis bien tranchés du « maître », les choses aient semblé plus nettes. Aussi, quand Pierre d'Espezel, chartiste et secrétaire de la *Gazette des Beaux-Arts*, démissionne à la fin de 1943 de la présidence de la Fédération Folklorique d'Ile-de-France, Roger Lecotté décide, presque autoritairement, de nommer Arnold Van Gennep comme nouveau président, position qu'il gardera jusqu'à sa mort. Georges Henri Rivière, alors « conseiller scientifique » de la Fédération, lui écrit son très vif mécontentement d'avoir été tenu à l'écart de la prise de décision (même s'il précise que le choix de Van Gennep est évidemment excellent)[39]. Roger Lecotté accuse réception très froidement[40]. Les relations se tendent, les groupes se cristallisent davantage, et Roger Lecotté va jouer à ce moment-là un rôle très important.

Le grand Lecotté (1944-1958)

Fronts de l'après-guerre (1944-1951)

C'est sur ce fond de tensions que des conflits plus vifs vont apparaître. Dans le monde du folklore et de l'ethnologie française, la véritable guerre a lieu dans l'immédiat après-guerre.

J'identifie deux raisons principales au durcissement des relations. Il y a d'abord les conflits internes aux ATP, et notamment l'opposition entre Georges Henri Rivière et André Varagnac qui se cristallise à la suite de la dénonciation des activités de Rivière en août 1944, et dont on a soupçonné qu'elle venait de Varagnac[41]. Georges Henri Rivière est rapidement blanchi, grâce aux témoignages de plusieurs personnalités notamment, mais la rupture sera irréversible[42]. Elle se traduit dans les institutions par la création, par André Varagnac, de l'Institut international d'archéocivilisation, et la tenue de la Conférence internationale de folklore qu'il organise les 12 et 13 juillet 1947. Mais tandis que Varagnac voyait dans cette opposition à « GHR » un moyen d'entraîner avec lui les folkloristes qui, de Lecotté à Van Gennep, ne cachaient pas ce qui les séparait du patron des ATP, il avait peut-être surestimé la

[38] A. de Felice à A. Van Gennep, 21 août 1942 ; G. H. Rivière à A. Van Gennep, 24 août 1942.
[39] De G. H. Rivière à R. Lecotté, 3 janvier 1944.
[40] De R. Lecotté à G. H. Rivière, 8 janvier 1944.
[41] Fabre 1997, p. 360.
[42] Sur l'ensemble de cette période, cf. Fabre 1997 ; voir aussi, avec une présentation des conflits internes aux ATP dans une autre perspective, Weber 2003. Lire également les travaux récents de Jacqueline Christophe (2009) et d'Arnauld Chandivert (2015, 2016).

détérioration de leurs rapports. En tous les cas, ceux-ci n'étaient pas tels que Roger Lecotté, et surtout Arnold Van Gennep, fussent prêts à se rapprocher d'André Varagnac, avec lequel le conflit était tout à la fois plus intellectuel et plus personnel. Ainsi, quand ce dernier annonce que la Fédération folklorique d'Île-de-France, dont Van Gennep est désormais le président, participera à la Conférence et a rejoint l'Institut d'archéocivilisation, Arnold Van Gennep ne manque pas l'occasion de rappeler sa position. Il avait en effet décliné sans ambigüité l'offre de participer à cette conférence. Il écrit alors, à la suite de l'annonce de Varagnac, un rectificatif qui a le mérite de la clarté (et l'envoie en copie à R. Lecotté pour parution dans le bulletin, et à Rivière et Duchartre pour le *Mois d'ethnographie française*) : « J'ai refusé toute collaboration avec M. André Varagnac à titre personnel, pour des raisons purement scientifiques, surtout méthodologiques et interprétatives […] ; et je la refuserai de nouveau. » Et il précise qu'il la refuse non seulement en tant que président de la FFIF mais aussi en tant que président du Comité national des ATP et en tant que délégué de la France à la CIAP (Commission internationale des ATP). Il poursuit : « Ces deux organismes n'ont admis comme membres que des savants proprement dits, dont le nom et la renommée n'ont été acquis qu'au prix de travaux sérieux et indépendants : aussi M. André Varagnac ne figure-t-il pas parmi eux. » Enfin, il rappelle que cela concerne aussi bien la Conférence que l'Institut d'archéocivilisation, « terme qui est à lui seul déjà un défi au bon sens et aux sciences de l'Homme[43] ». Varagnac, c'est « l'ennemi » note Roger Lecotté sur la copie qu'il fait, à la fin de 1960, d'un article de celui-ci, « venimeux pour Arnold Van Gennep », paru dans la série de l'encyclopédie ALPHA (n° 109, 17 décembre 1960).

Il n'est pas improbable cependant que les sentiments de Roger Lecotté aient été en fait plus partagés, tiraillés entre la fidélité au maître et ses propres intérêts, stratégiques et intellectuels. S'il est certain qu'il n'appréciait ni la personne d'André Varagnac ni son archéocivilisation, il partageait avec lui au moins un intérêt pour le folklore ouvrier. Il pouvait par ailleurs voir dans son institut anti-MNATP un mal nécessaire pour s'opposer à la toute-puissance de Rivière. C'est ce dernier point qui constitue en outre la seconde raison du durcissement des relations entre les deux hommes. Car Roger Lecotté en veut de plus en plus à Georges Henri Rivière de monopoliser toutes les positions, d'être dans les petits papiers d'Euripide Foundoukidis[44] qui attribue les missions à l'étranger et finance seulement le cercle étroit des ATP. Il lui reproche aussi de ne pas lui donner, ainsi qu'aux « vrais folkloristes » la

[43] A. Van Gennep à R. Lecotté, 25 décembre 1947.
[44] Le directeur de l'Office international des musées. Il a également contribué à créer, avant d'en être un membre influent entre 1925 et 1945, l'International Institute of Intellectual Co-operation, dont l'Unesco sera issu. Dans leur correspondance, Georges Henri Rivière, Roger Lecotté, André Varagnac écrivent « Foundoukidès ».

place qui leur revient dans la nouvelle Société d'ethnographie française (créée en 1947) dont un historien, lancé dans une carrière d'homme politique, Michel de Boüard, membre de l'Institut, assure la présidence à la demande de Rivière[45]. C'est que Lecotté a de nouvelles prétentions depuis la fin de la guerre. Il travaille à l'édition de son mémoire de l'EPHE sur les cultes populaires ; il s'inscrit en thèse sur le folklore des écoles à la Sorbonne ; et, suivant l'exemple de Van Gennep qui a obtenu une bourse du CNRS pour finir ses travaux, il en demande une, en 1948, pour son bulletin, qu'il n'obtient pas, en raison d'un avis mitigé de Marcel Maget, d'après lui[46]. Mais Maget, pour Lecotté, c'est un peu Rivière, auquel il l'assimile. Hormis la rupture avec Varagnac, sans doute les dissensions internes au MNATP lui échappent-elles. À la fin des années 1940 et au début des années 1950 en effet, la perspective ethnographique de Marcel Maget se dissocie de l'approche muséographique de Georges Henri Rivière[47]. Roger Lecotté ne mesure pas tout l'impact de la création par Maget du Laboratoire d'ethnographie française, en 1945, parce qu'il est établi au MNATP. Tout comme il ne comprend pas que la reprise des cours de Rivière sur le folklore à l'École du Louvre par Maget n'est pas une succession maître-disciple mais bien l'expression d'une concurrence intellectuelle. Il ne s'en rendra compte que plus tard, comme le laisse penser cette missive d'Isac Chiva à Lecotté où il réagit à sa nécrologie de Rivière dans *Le Vieux Papier* : « Curieusement, je dois dire que, tant que j'ai été aux ATP, de 1952 à 1959, je n'ai pas été à proprement parler le collaborateur de GHR, simplement parce que j'appartenais à l'équipe de Maget laquelle vivait repliée sur elle-même, assez isolée du musée[48]. »

À la fin des années 1940, ces nouveaux positionnements, ces rapports de force, lui échappent totalement, probablement comme ils échappent à tous ceux du « dehors », Van Gennep inclus. Maget et Rivière représentent le MNATP en bloc, vis-à-vis duquel il se crispe de plus en plus. Il cherche alors une oreille compatissante auprès d'Arnold Van Gennep, duquel il s'est considérablement rapproché. Depuis la Libération, ils passent le jour de l'An ensemble. Et Roger Lecotté est même invité dans le petit cercle familial pour célébrer le cinquantenaire de l'union du couple Van Gennep en 1947. Mais le « maître » s'est moins détaché de Rivière que Roger Lecotté ne le souhaiterait. Ce n'est sans doute pas un hasard s'il débute une correspondance suivie, qui grandira en intensité dans les années 1949-1952, avec les deux autres grands noms du folklore français : Paul Delarue et Patrice Coirault. Tous deux

[45] R. Lecotté à D. Loukatos, 23 mai 1950.
[46] R. Lecotté à G. H. Rivière, 16 mars 1949.
[47] Sur ces dissensions internes, cf. Weber 2003 (p. 296-297 pour les tiraillements entre Maget et Rivière).
[48] I. Chiva à R. Lecotté, 8 août 1985.

partagent également les réserves de Van Gennep et Lecotté sur les conceptions du folklore « officiel ». Et ils ont sans doute, chacun pour des raisons différentes, une position plus proche de celle, radicalisée, de Roger Lecotté, que de celle d'Arnold Van Gennep qui recherche la bonne distance. Une lettre de Paul Delarue à Lecotté le laisse entendre. Il lui rapporte une conversation avec une étudiante canadienne venue suivre ses enseignements sur le conte populaire et le folklore en général :

> « Je lui ai déclaré que je ne faisais pas de cours. – Pourquoi ? – Parce que je ne suis pas prof. – Pourquoi n'êtes-vous pas prof ? – Parce que je n'ai pas passé de thèse. – Pourquoi n'avez-vous pas passé de thèse ? – Parce que je livre mes documents dans les articles ou mes livres en propre, et elle ne voulait pas l'admettre. Je lui ai conseillé de suivre les cours de Varagnac à l'École des Htes Ét. ou de Maget à l'École du Louvre, mais elle a levé les yeux au ciel. Elle veut qu'on lui parle du conte et de la chanson et n'a pas renoncé à l'idée de m'écouter… Les Américains sont tenaces et ne se rendent pas compte de ce qu'est le Folklore dans notre enseignement officiel[49]. »

Fort des positions de Delarue et Coirault, Roger Lecotté va chercher d'autres alliés pour compenser la « tiédeur » de Van Gennep et, peut-être, le convaincre d'une dissociation plus nette. Ainsi, il aide et soutient Henri Dontenville lors de la mise en place de la Société de mythologie française, dont l'esprit d'enquête est tout à fait éloigné du technicisme des ATP, mais envers laquelle (notamment pour son comparatisme incontrôlé) Arnold Van Gennep n'est pas tendre.

Il me semble que c'est dans ces années que le folklore prend corps pour Roger Lecotté, qu'il devient un objet qui prend une consistance et une cohérence. C'est ce qu'il appelle le « folklore pur » opposé aux « inepties » de l'archéocivilisation de Varagnac et aux démarches hyper-technicisées des ATP. Il en identifie à ce moment les héros véritables qui, en retour, en renforcent encore la cohérence et l'identité. Et c'est de là probablement que lui vient l'idée d'institutionnaliser cette cohérence intellectuelle par un rassemblement structuré des folkloristes qui serait indépendant de l'ICOM et de la SEF, car « aucun folkloriste véritable ne fréquente plus la Soc. d'Ethno. Française[50] ». Il pense à une « Union internationale des Folkloristes de langue française » dont il a déjà trouvé le nom : les « Enfants de ma mère l'Oye » repris des « Dîners de ma mère l'Oye » qu'avait institués dans les années 1880 la Société des traditions populaires de Paul Sébillot[51].

[49] P. Delarue à R. Lecotté, 3 mars 1951.
[50] R. Lecotté à D. Loukatos, 12 décembre 1950.
[51] R. Lecotté à D. Loukatos, 28 juillet 1950.

La tension atteint son sommet dans ces années 1950-1951. Le projet de Lecotté a l'appui bienveillant de Delarue, Coirault et Van Gennep qui, sans doute, n'y croyaient pas beaucoup. Quoi qu'il en soit, cette perspective renforce les liens. Les années 1950-1951 constituent la période où la collaboration intellectuelle se fait plus intense entre les quatre hommes, ce qui cristallisait encore la cohérence du « folklore pur » aux yeux de R. Lecotté qui rayonnait dans ce petit cercle. Il travaille à sa thèse et s'applique plus que jamais à suivre le « maître ». Il fabrique un questionnaire, le « Questionnaire sur les traditions des grandes écoles », imité en tous points de celui de Van Gennep, et le fait parvenir à tous les chefs d'établissement qui ont la charge de le transmettre à l'ensemble du personnel et de la communauté étudiante. L'objet même de son travail est au service de Van Gennep : « Je suis persuadé que je trouverai là des documents humains de haut intérêt pour illustrer la théorie de mon maître : Arnold Van Gennep, sur les Rites de passages », écrit-il à Richard Dorson, le grand folkloriste américain qui enseigne alors à l'université du Michigan[52]. Mais il ne reçoit que seize réponses en tout et pour tout, sur les milliers attendues…

Restent ces relations fortes et une dynamique collective, traduites par des échanges nombreux qui ne s'interrompront qu'à la mort de leurs principaux protagonistes. L'étude détaillée de cette correspondance est entièrement à faire. Elle éclairerait d'une autre lumière les caractéristiques de ce « folklore pur » dont témoignent les projets inaboutis de ce petit groupe. La dimension collective du travail y tient une place essentielle. Un volume du *Manuel de folklore français* sur la littérature populaire, dont le plan était établi, aurait été coécrit par Paul Delarue et Arnold Van Gennep[53]. Un album iconographique du *Manuel* était projeté depuis plusieurs années, piloté par Van Gennep avec l'aide de Lecotté : « Êtes-vous d'accord pour faire ce machin avec moi ? […] Je crois qu'à nous deux nous pouvons faire la pige à tout le monde et que notre album tiendra le coup quinze ou vingt ans[54]. » Ils avaient mis en place ensemble une stratégie pour que l'éditeur du *Manuel*, Picard, accepte ; mais elle n'a pas fonctionné.

Il y a également, et sur ce point l'influence de Van Gennep est très importante, le souci de faire la chasse aux « démarqueurs », aux plagiaires, aux copistes, à tous ceux qui ne mentionnent pas les sources, ou de façon erronée, et ne produisent rien de véritablement inédit. C'est un trait intellectuel d'Arnold Van Gennep que l'horreur de la répétition. Elle

[52] Cité dans Larguèze 2001, p. 98.
[53] A. Van Gennep à R. Lecotté, 18 septembre 1956.
[54] A. Van Gennep à R. Lecotté, 14 juin 1956.

tenait, à mon sens, à sa propre méthodologie qui lui faisait noter tous les faits de folklore en les individualisant au maximum afin d'apprécier l'économie de leurs écarts, seule base raisonnable au comparatisme et à la généralisation. Le groupe est uni dans cette chasse aux réputations usurpées et dans la quête des véritables découvreurs[55]. Le MNATP est ici directement visé, lui qui, selon Roger Lecotté qui doit trahir là le fond de la pensée de Van Gennep, « n'a rien recueilli du folklore pur par lui-même, [car] ce qu'il a provient uniquement de l'apport des chercheurs de province[56] ». L'opposition entre Paris et la province traverse largement, du point de vue des « folkloristes de province », cet affrontement entre la logique du MNATP et le « folklore véritable ».

Ainsi, à la fin de 1951, les choses auraient pu se radicaliser définitivement si elles n'avaient rencontré plusieurs freins. D'une part, et c'est le cas depuis le début, Arnold Van Gennep veut conserver de bonnes relations avec G. H. Rivière qui l'appuie pour l'obtention des bourses du CNRS : « Van Gennep veut la paix » écrit, avec une pointe de regret, Lecotté à son ami Loukatos. Il doit faire le constat amer que son « Union des folkloristes est en panne[57] ». D'autre part, Rivière réalise un coup de maître, en superbe stratège qu'il est. Il organise la recomposition générale du bureau de la SEF après le départ de Michel de Boüard. Arnold Van Gennep en devient le président, Paul Delarue le vice-président avec Pierre-Louis Duchartre et Charles Parain, tandis que la jeune équipe des « dames des ATP » (Suzanne Tardieu, Michèle Richet, Marie-Louise Tenèze) assume les postes techniques. Roger Lecotté se voit propulsé à un poste qu'il ne connaît que trop, celui de « délégué à la propagande ». Il doit s'avouer vaincu et enterrer ses « Enfants de ma mère l'Oye ». Il le fait sans enthousiasme dans le *BFIF* du printemps 1952 :

> « Le folklore français semble désormais unifié et organisé, il appartient à tous les folkloristes et sympathisants de notre pays et de l'étranger de soutenir cette entreprise nationale dont il n'est pas besoin de souligner davantage l'importance et les heureuses conséquences[58]. »

Dès lors, une autre période s'ouvre, qui voit apparaître un autre Lecotté.

1952-1958 : le folklore au second degré

[55] C'est tout le sens de l'intérêt de Van Gennep pour l'histoire du folklore. Nicole Belmont a réuni dans *Le Folklore français* (Van Gennep 1999a, p. 2911-2925) des textes inédits s'y rapportant et qui mériteraient un examen approfondi.
[56] R. Lecotté à D. Loukatos, lettre non datée (janvier 1951 vraisemblablement).
[57] R. Lecotté à D. Loukatos, 24 février 1951.
[58] *BFIF*, n° 14, IIe série, 1952, p. 371.

Les relations avec Georges Henri Rivière s'apaisent donc par la force des choses (et par la volonté de Van Gennep). Ce qui n'empêche pas Roger Lecotté de protester contre son comportement et de souffrir continûment d'être sa petite main. Les quelques textes qu'ils publient ensemble sont davantage signés qu'écrits par Rivière, sans parler du travail de recherche et de documentation qui échoit à Lecotté. Ce dernier s'en plaint beaucoup, notamment à l'occasion de la préparation de l'exposition sur le compagnonnage au MNATP en 1952. Il s'en ouvre à Demetrios Loukatos : « Rivière doit m'accompagner dans mon voyage en France. J'aurais préféré être seul. Je le connais bien : il va me laisser tout faire et signera avec moi (c'est la solution la plus optimiste)[59]. » La solution « pessimiste », il l'éprouvera quelques années plus tard quand G. H. Rivière intervient directement dans sa préface au VIIe volume inachevé du *Manuel* qu'il ne se contente pas de signer. Sur la version manuscrite du texte que Lecotté a conservée dans ses archives personnelles, il a noté en marge : « Mon texte fut transformé par Mr GHR (malheureusement) en atténuant les louanges ici décernées au maître disparu[60]. »

Mais, surtout, c'est la non-reconnaissance de son travail de folkloriste qui le blesse profondément, lui qui collabore si étroitement avec le « maître du folklore français ». Il est en effet absent des grands congrès internationaux, auxquels il n'est pas invité aussi souvent qu'il le voudrait, ou alors sans le défraiement nécessaire. Il se confie encore à Demetrios Loukatos, à propos du Congrès de la CIAP qui s'est tenu à Arnhem en 1955 :

> « L'espoir de se rencontrer à Arnhem est doublement éteint puisque, moi aussi, malgré l'invitation reçue, je n'irai pas en cette ville. Le gouvernement n'a accordé que de minces crédits absorbés par les "ténors" de la troupe : GH Rivière, Maget, Duchartre, hauts fonctionnaires d'abord. Les folkloristes peuvent y aller à leurs frais. Comme les ressources de ces derniers n'atteignent pas les appointements des premiers, ils s'abstiennent[61]. »

Le conflit s'apaise cependant. Cette pacification a un théâtre : les 80 ans d'Arnold Van Gennep et la journée qu'organise pour lui Roger Lecotté, le 23 juin 1953 à Bourg-la-Reine. Il s'occupe de tout, ou presque. Il sollicite des marques d'affection et de reconnaissance pour le « maître » de tous les continents afin de constituer une « chaîne d'amitié ». Les plus grands noms du folklore de l'époque répondent à l'appel et écrivent des mots d'hommage tout en les faisant suivre, à la demande de Lecotté, à leurs connaissances. On trouve, dans les collages auxquels se livre minutieusement Lecotté, des mots de Norvège (Christiansen), du Portugal (Dias), de Yougoslavie (Gavazzi), d'Allemagne (Steinitz, Fraenger, Schewe, Stockerman,

[59] R. Lecotté à D. Loukatos, 20 avril 1951.
[60] Carton « Arnold Van Gennep ».
[61] R. Lecotté à D. Loukatos, 10 septembre 1955.

Weber, Kellermann), d'Argentine (Kruger, Coluccio), d'Autriche (Burgstaller, Schmidt), de Belgique (Marinus, Pinon, Norge), du Brésil (Almeida), d'Espagne (Baroja, Amades), d'Estonie (Loorits), de Grèce (Kyriakidès, Loukatos), d'Italie (Corso, Toschi), de Suède (Erixon), des Pays-Bas (Meertens), de Grande-Bretagne (James), de Turquie (Boratav), de Suisse (Wildhaber). Et les folkloristes français ne sont pas oubliés, même s'il a fallu faire une sélection. Sont retenus : Paul Delarue, Patrice Coirault, Henri Vallois (alors directeur du musée de l'Homme), et Roger Lecotté bien entendu. On pourrait commodément, et dans la continuité de ce qui a été noté précédemment à propos du folklore en contrepoint que Lecotté développe par rapport à Rivière, lire dans ce travail une autre manière de faire réseau, très différente de celle du patron du MNATP mais avec une dimension tout aussi internationale, qui puise moins dans l'action diplomatique par le haut que dans des usages plus coutumiers. Le modèle est ici davantage la chaîne de saint Antoine que l'invitation d'ambassade. Roger Lecotté prévoyait un volume de mélanges qui n'a finalement pas abouti et qui aurait précieusement documenté les représentations de la figure de Van Gennep et du folklore en général, malgré le biais important qu'auraient impliqué la forme de l'hommage et la sélection opérée par Lecotté. Le long texte de Paul Delarue peut en donner un aperçu :

> « Au maître et à l'ami très cher Arnold Van Gennep, je dois le peu que je sais en folklore. J'admire en lui la prodigieuse érudition unie à la puissance de synthèse, union si rare chez le savant. J'aime son indépendance d'esprit qui l'a fait écarter d'une chaire d'enseignement où il aurait eu sa place, ce qui scandalise et scandalisera longtemps les chercheurs de tous pays qui reconnaissent en lui un maître incontesté.
> C'est de lui que j'ai appris que le modeste enquêteur qui, dans son milieu, dans sa province, dans son village, recueille avec précision des faits rend plus de services à la science que le brillant constructeur de systèmes, eût-il tous les titres universitaires et toutes les satisfactions matérielles que lui vaut la consécration officielle.
> C'est par lui que j'ai senti la nécessité d'une rude franchise dans les comptes-rendus d'ouvrages et de travaux, la nécessité de discerner le travail sérieux du faux-semblant, la documentation originale de l'exploitation commerciale bruyante et spectaculaire, si fréquente en folklore, où nous voyons tant de réputations usurpées consacrées par la presse et la radio.
> En tant que spécialiste du conte populaire, je lui sais gré d'avoir été le seul durant l'éclipse qu'a connue en France l'étude de cette branche du folklore entre les deux guerres, à permettre le contact avec les chercheurs étrangers, à connaître et à signaler les grands travaux qui renouvelaient les méthodes de recherche ; et à lui seul je dois de ne pas avoir trop tâtonné quand j'ai voulu étendre mon information. Et j'aime en lui le guide souriant, plaisant, bienveillant, serviable, taquin à l'occasion, qui a gardé intactes la jeunesse de l'esprit et la jeunesse du cœur.

Paul Delarue[62] »

Roger Lecotté se charge par ailleurs de faire venir le groupe des « Danseurs de Basse-Bretagne » et un duo de vielles rehaussé de biniou et bombarde. Il visite lui-même le café (le Métro) pour voir la disposition de la salle et la taille du vestiaire. Il écrit un discours ; mais c'est Georges Henri Rivière qui le prononce. D'ailleurs, ce dernier s'implique également à son propre niveau et selon ses compétences : il fait les démarches pour la promotion de Van Gennep au grade d'officier de la Légion d'honneur qui sera effective l'année suivante. Mais, dans ce théâtre d'une trêve générale qui va apaiser plus durablement les relations, les grandes incompatibilités persistent. Les rapports n'évolueront guère avec certains du MNATP, notamment le « service d'ethnologie musicale ». Claudie Marcel-Dubois écrit la veille de la cérémonie qu'elle ne viendra pas.

Cela ne gâche rien pour Roger Lecotté. L'important, c'est le clou du spectacle vers lequel la totalité de l'événement tend : l'allumage par le « maître » du feu de la Saint-Jean. Roger Lecotté a immortalisé l'instant et l'exposait à l'entrée de son appartement, place Plumereau, à Tours. Van Gennep s'imposait ainsi à quiconque fréquentait Lecotté. C'était la raison pour laquelle il n'avait pas retenu le 23 avril, jour de l'anniversaire de Van Gennep, pour la célébration. Ce moment remplissait une fonction précise dans l'esprit de Lecotté. Il était chargé d'« évoquer symboliquement la lumière projetée par l'œuvre du maître sur trois générations » et d'« inaugurer solennellement la première Saint-Jean en tant que fête corporative des folkloristes[63] ».

C'est cela, l'autre Lecotté. Le « disciple fidèle » dont parlait Georges Henri Rivière n'a pu être véritablement le disciple (mais qui pouvait l'être ?). Son travail à la Bibliothèque nationale, ainsi que celui qu'il réalisait pour le *BFIF* (il écrivait des textes, relisait tous les articles, faisait jusqu'à la mise en page et assurait même la distribution des numéros), l'empêchaient sans doute de produire l'œuvre qui l'aurait élevé. Au moment où il prend sa retraite en 1965, si les projets sont toujours là, il n'est plus prêt à faire les sacrifices nécessaires pour les mettre en œuvre. Aussi restent-ils dans les cartons, comme les matériaux de sa thèse sur le « folklore des écoles » que l'on peut trouver réunis dans les archives du musée de l'Éducation à Rouen.

Mais il y a une raison plus profonde à ce renoncement. En 1965, le folklore a passé. L'indice de cette fin, de l'achèvement de la recomposition savante qui l'a déclassé, se trouve dans les pages du volume *Ethnologie générale* que Jean Poirier dirige pour l'Encyclopédie de

[62] Carton « Arnold Van Gennep ».
[63] Compte rendu conservé dans le carton « Arnold Van Gennep ».

la Pléiade. Roger Lecotté devait y contribuer par un texte important sur les coutumes populaires et qu'on ne trouve pas dans la livraison finale. Mais on sait, par plusieurs lettres à Demetrios Loukatos notamment, qu'il y avait beaucoup travaillé. Mieux, le volume paru désigne parfaitement, sous la plume de Jean Poirier[64], les vainqueurs :

> « Aujourd'hui, le folklore a vécu en tant que science un peu esthète ou dilettante et se fond au sein de l'ethnologie. La recherche est menée, d'une part par André Varagnac […] lequel, ayant senti que la notion "classique" de folklore était dépassée, a défini une science nouvelle, "l'archéo-civilisation" […], et d'autre part par l'équipe réunie sous la direction de G.-H. Rivière au Musée des Arts et Traditions Populaires […]. Marcel Maget a été probablement le premier titulaire d'un enseignement d'ethnologie française (au Musée du Louvre) ; il a fait craquer les cadres étroits du folklore pour se situer dans le cadre de l'ethnologie. »

Épilogue : des faits de folklore aux faits de folkloristes

Mais la fin du folklore n'explique pas à elle seule l'effacement de Roger Lecotté. On peut y voir aussi une raison plus positive, liée au fait que, s'il n'a pu être le « disciple » pour reprendre les mots de Rivière, il est par contre devenu entièrement le « fidèle », position vers laquelle le portait l'ambiance crépusculaire de la fin des années 1950. Les morts successives de Paul Delarue (1956), Arnold Van Gennep (1957) et Patrice Coirault (1959) rendent très concrète la sensation de disparition d'une démarche et d'une science dont il va entretenir le souvenir plutôt que de s'appliquer vainement à en restaurer la flamme. De ce fait, il s'engage très consciemment dans les marges de ce nouveau monde scientifique qui s'est redéfini sans le folklore. Je distinguerai trois volets dans son investissement des marges.

C'est la mort de Delarue qui déclenche tout. À partir des années 1956-1957, Roger Lecotté s'investit dans un *genre mineur*, la nécrologie, pour lequel on lui reconnaît très vite un véritable talent. Il sait préparer ces notices en cherchant la documentation auprès des familles, en demandant les archives, les copies de courriers, en faisant du terrain. Là, comme ailleurs, il faisait le folkloriste. Il ne restituait qu'une infime partie de ce matériau dans ses textes, et conservait le reste, procédant à des montages dont ses archives gardent la trace. Tel un mémorialiste, il documentait pour lui-même les *vies des folkloristes* comme ces Vies de saints qu'il avait si longtemps fréquentées en compagnie de son « maître » et pour ses propres recherches sur les cultes populaires. Bien évidemment, c'est pour Arnold Van Gennep que ce travail est le plus fourni. Dans les mois qui suivent le décès de ce dernier, on le voit interroger la plus proche de ses filles, Ketty, avec qui il restera en contact étroit tout comme avec le fils de celle-ci, Alain, mais aussi avec l'autre fille du maître, Suzy, qui s'est tenue à l'écart du

[64] Poirier 1968, p. 136.

travail de son père à qui elle reprochait de n'avoir pas été assez présent lors de sa jeunesse. Le *Manuel* passait avant la famille[65]. J'avancerais l'hypothèse que ce sont ces lettres interrogatives (il demande des renseignements sur les dates de l'emménagement à Bourg-la-Reine, sur les parents d'Arnold, etc.), mais surtout les conversations qu'ils avaient à ce sujet à la fin de 1957 et durant l'année 1958 qui ont formé Ketty à la biographie de son père, elle qui l'avait accompagné dans la poursuite du *Manuel* jusqu'à la fin. La continuité de ces échanges, l'insistance de Roger Lecotté, la documentation qu'il avait rassemblée (il fait venir des copies des archives du rectorat de Paris pour retracer la campagne de Van Gennep au Collège de France) lui intiment le devoir d'établir une notice biographique pour introduire ce qui relève davantage de ses compétences (elle est bibliothécaire à Épernay), à savoir sa *Bibliographie des œuvres d'Arnold Van Gennep* (1964).

Roger Lecotté collecte des faits. Et il se rend compte, comme dans l'ordre des faits folkloriques, qu'il est plus difficile de travailler sur du « mort » que sur du « vivant ». Aussi prêtera-t-il une attention toute particulière au dernier « grand », Patrice Coirault, après les décès de Delarue et Van Gennep. N'y tenant sans doute plus, il finira par lui demander au soir de sa vie, et un peu brutalement au goût de Coirault (« vous êtes mon empoisonneur public », lui dira celui-ci), de l'éclairer sur son enfance, de lui dire « la vérité sur [ses] très humbles origines[66] », de faire son auto-ethnographie.

La nécrologie devient comme la continuation d'une démarche de folkloriste pour Roger Lecotté. Et j'en veux pour preuve supplémentaire que ses projets de documentation des vies de folkloristes étaient complétés par un versant « appliqué » auquel il a toujours été attaché, dans la tradition de ce « folklore appliqué à la vie sociale ». Et c'est une dimension qu'il a rigoureusement systématisée dans son approche folklorique des folkloristes. Il cherchait ainsi à donner du corps, une présence et une singularité à ce monde des folkloristes en l'articulant à des « faits » qui l'auraient rendu sensible. En cela, une fois de plus, il décalquait superbement la méthode que Van Gennep employait dans le *Manuel* (multipliant les faits pour décrire le profil d'un élément, d'une figure, d'une coutume, d'une province, etc.) en l'appliquant à cette province intellectuelle que représentait le monde des folkloristes. Aussi peut-on trouver une profonde cohérence entre ses projets de structuration d'une Union des folkloristes (les « Enfants de ma mère l'Oye »), l'invention de la Saint-Jean comme fête corporative, ses

[65] R. Lecotté a conservé une lettre émouvante de Suzy exprimant cette amertume, mais aussi ses regrets de ne s'être pas davantage intéressée, comme a pu le faire Ketty, à l'œuvre de son père. S. Van Gennep à R. Lecotté, 1er juillet 1978.
[66] P. Coirault à R. Lecotté, 29 janvier 1958.

montages photographiques et le souci de constituer une iconographie des folkloristes (il y a toujours un dossier « photos » qui accompagne la correspondance dans ses archives).

Mais ce monde sensible devait surtout l'être pour les générations à venir. Dès les années 1950, Roger Lecotté veut lutter contre l'oubli qui menace le folklore (le mot est « tabou », dit-il) et que rend plus imminent la disparition des maîtres. Il multiplie les efforts pour que leurs noms soient donnés à des rues, que des plaques commémoratives soient installées. Van Gennep, encore, focalise l'essentiel des actions. Il organise ainsi toute la cérémonie qui a lieu à l'occasion du premier anniversaire de la mort du maître à Bourg-la-Reine, le 11 mai 1958. Déjà, les signes de mémoire sont recherchés et les ingrédients de ce qui pourrait susciter un *pèlerinage des folkloristes* sont là : une plaque est déposée au 112, rue du Général-Leclerc sur l'ancienne maison d'Arnold Van Gennep (Lecotté en établit le modèle) ; une rue prend son nom, et Roger Lecotté gardera précautionneusement un morceau du ruban qui avait servi à l'inaugurer. Mais son grand projet, celui de donner le nom de Van Gennep à la rue du MNATP au bois de Boulogne, n'aboutira pas. Il note sur la lettre de la Commission des affaires culturelles de la Ville de Paris qui le déboute : « Et l'on a fini malgré cela par donner le nom du Mahatma Gandhi à cette avenue. Un comble[67] ! »

C'est également ce souci du pèlerinage, de la cohérence, du « faire corps » qui lui a fait renoncer au legs qu'Arnold Van Gennep lui faisait de l'ensemble de sa documentation sur la Savoie, sa province de cœur, un geste par lequel il signale, mieux que par tout autre, en quelle amitié il tenait Roger Lecotté. Mais cette décision de ne pas nuire à l'unité du fonds « Van Gennep » déposé aux ATP lui a été un déchirement et certains ont beaucoup regretté son choix. Les ethnologues de la Savoie, et en premier lieu Charles Joisten, s'en plaignaient régulièrement.

Enfin, après le genre mineur de la nécrologie et cette pratique de l'hommage et de la commémoration, je repère un dernier ressort dans l'attitude de repli de Lecotté, tout à la fois subie et recherchée. Car, finalement, par le réseau qu'il développa grâce au *BFIF*, grâce à l'intimité et l'admiration qu'il éprouvait pour ses « maîtres », la connaissance personnelle qu'il avait de la plupart de ceux qui, dans le monde entier, s'intéressaient au folklore, Roger Lecotté a consacré une grande partie de son activité à un *champ mineur*, toujours en mal de reconnaissance, celui de l'histoire des sciences humaines, ici appliqué au « folklore pur » rejeté comme science. Mais il y a plus. Non content de saisir une science qui n'en est pas une

[67] J.-J. Garnier à R. Lecotté, 4 février 1972.

dans un cadre qui peinait à émerger, Roger Lecotté s'en est emparé sur un *mode mineur*. En effet, il ne s'est pas appliqué à développer une théorie générale et approfondie du folklore comme science. Mais il a pratiqué une collecte des faits de vie de folkloristes, une description d'actes biographiques, prolongeant ainsi le goût d'Arnold Van Gennep pour l'histoire du folklore à travers la saisie des individus (de Dulaure à Sébillot) vers le contemporain. Sans la thématiser en tant que telle, il a saisi une ascétique folklorique, c'est-à-dire un type même d'existence et des formes de relation que la vie en folklore impliquait. De cette manière, il inventait un folklore du folklore, qui resta sans lendemain. Ainsi, on pourrait identifier, chez Roger Lecotté, l'ambition non délibérée d'établir un *style folkloriste*. Cela permettrait de dégager des figures chargées de complexité mais qu'unissent des régularités. S'ouvre ainsi un horizon de recherches concernant ces vies savantes en folklore[68] qui offrirait de nouvelles perspectives pour une histoire générale des ethnologies du proche. En guise de premier résultat, de tels travaux inviteraient à ne pas s'en tenir au raccourci déformateur de Georges Henri Rivière campant Arnold Van Gennep en « ermite de Bourg-la-Reine ».

[68] Sur la notion de vie savante, je me permets de renvoyer à Adell 2016a, 2016b, 2017.

Nicolas Adell, « Esprit(s) de folklore(s) », dans C. Laurière et D. Fabre (dir.), *Arnold Van Gennep (1873-1957) : terrains, oppositions, réseaux*, Paris, Éditions du CTHS, p. 261-288.